

Les grassons

A vrai dire il ne s'agit pas d'un objet quelconque, mais plutôt d'un état.

On s'explique. On a vu tantôt le berger mener la bouse sur un coin du pâturage avec le tombereau. Avec le contenu de celui-ci il a fait quelques gros tas, qui sont chacun comme une énorme bouse. Et c'est maintenant à partir de ces gros tas, que ce même berger, revenu plus tard sur les lieux, la pelle carrée sur le dos, va répartir le gros tas en petits tas. Ces petits tas, qui sont chacun comme une bouse que les vaches auraient déposée là, mais sans alignement. Ce sont ce que l'on nommait autrefois des gras, mieux encore, des grassons.

Et les grassons, à partir du gros tas, on les alignait les uns à côté des autres, de manière à ce que les vaches puissent encore manger entre ces petits tas.

Telle était la méthode d'engraisser le pâturage. Un grasson allait donner après une bonne année, une herbe certes plus haute que là où il n'y en a pas, plus verte, mais celle-ci durant toute cette deuxième année, les bêtes de la mangeront pas. Elle a un goût qu'elles n'aiment pas, pâturant à proximité mais sans y mettre le nez. Elles attendront en fait la troisième saison pour enfin se résoudre à manger cette herbe.

La pousse de l'herbe était donc très irrégulière sur les plans avec cette méthode que dénonçait très fermement l'ingénieur forestier Edouard Rieben de Vallorbe, dont l'ouvrage : La forêt et l'économie pastorale dans le Jura, de 1957, est devenu un véritable classique. On peut notamment y lire à propos des grassons, p. 175 :

Par suite de la rareté de la main d'œuvre, la distribution du fumier est certes devenue un problème compliqué à résoudre, mais ce n'est pas là une raison pour l'épandre de façon irrationnelle comme la plupart des bergers le font aujourd'hui encore sous la forme de « grassons », de tas comprenant souvent le contenu entier d'une brouette et en général concentrés de façon irrationnelle autour du train. Ce procédé doit être absolument abandonné – bien qu'il comporte certains avantages minimes –, car il empêche une utilisation complète des matières organiques, provoque de fortes pertes en azote tout en concentrant celui-ci et la potasse de manière exagérée ; il en résulte la disparition des plantes herbagères sur des surfaces importantes et la venue entre les tas d'une flore déséquilibrée, de faible valeur fourragère et peu appréciée par le bétail, les nombreux « refus » le prouvent nettement. L'utilisation d'un peu de paille comme litière facilite l'épandage régulier de cet engrais.

Paul Hugger, Jura vaudois p. 143, parle aussi fumier :

Quand le tombereau est plein, le berger attelle son cheval et se rend sur les pâtures. Pour distribuer le fumier, on recourt encore fréquemment à un vieux procédé : ouvrant de temps à autre l'arrière de la charrette, le berger déverse par-ci, par-là, sur la portion de sol à fumer, un peu d'engrais qu'il morcellera

plus tard avec sa pelle, en faisant des petits tas réguliers, les « plaques », à peu près tous les 1 m. 50. Le succès de l'opération dépend beaucoup du soin que le berger apporte à ce travail. Sur certaines pâtures, de larges ronds indiquent encore l'emplacement des tas de l'année précédente ; le berger avait tout simplement négligé d'épandre son fumier et celui-ci avait séché, empêchant l'herbe de repousser. Le retour à l'étable est l'occasion pour certains, et pas forcément les plus jeunes, d'une course téméraire, debout sur leur charrette cahotant à travers les herbages.

Là où l'on ne dispose pas d'un cheval, on se contente d'entasser le fumier que l'« amodieur » épandra ensuite à l'automne, avec son tracteur muni d'une épandeuse. On procède de même lorsqu'on utilise de la paille à l'étable, car un épandage prématuré priverait le bétail de vaste étendues de fourrage.

On parlait donc de grassons ou de plaques. Le terme grasson nous semble plus approprié et plus usité.

Les photos de ces fameux grassons, à dire vrai, ne sont pas nombreuses. Nous n'en connaissons même qu'une seule, parue à la page 175 de l'ouvrage d'Edouard Rieben qui lui donnait pour légende : *L'épandage du fumier sous la forme de « grassons » constitue une utilisation irrationnelle d'un fertilisant précieux.*



Notre père Gaston, berger, fut bien entendu en son temps spécialiste des grassons. Comme il nous arrivait de lui donner un « colpo di mano », nous sommes parfaitement renseignés sur les grassons, et la vue de tous ceux-ci, bien alignés sur un coin de pâture, n'a pas été oubliée. Toute une époque !